

C'EST À DIRE

Sade momifié

L'enfer sur papier bible, dit la publicité. Quand bien même on le servirait sur papier parfumé, Sade reste une bête puante de la littérature.

Par Jean-Bernard Vuilleme

L'entrée du divin Marquis dans la Pléiade, ce panthéon des lettres françaises, n'aura guère soulevé qu'une vague publicitaire. Opposant d'une manière caricaturale la lubricité à la vertu, l'œuvre de Sade ne contient qu'un seul message ressassé jusqu'à l'indigestion: l'homme ne prend son plaisir qu'aux chairs martyrisées de l'innocence. Pas de plaisir sans torture, dit-il à satiété, décrivant toujours le même libertin cruel et la même femme vertueuse soumise de force à sa férocité.

Que cette œuvre soit aujourd'hui canonisée, reliée pleine peau (de bête, rassurez-vous) et reconnue classique en grandes pompes publicitaires suffit à la vider de son dernier jus, cette trouble marginalité où elle demeurait encore malgré sa célébrité. Devenu classique, Sade se trouverait pour ainsi dire innocenté et son éloge de la passion criminelle serait enfin décrété inoffensif.

Mais il faut alors se demander pourquoi Sade ne fait plus scandale en Occident, tandis que la moindre allusion cinématographique au fait que Jésus aurait pu connaître l'érection et le désir (*La Tentation du Christ*) suffit encore à faire hurler de rage la hiérarchie catholique. L'image représenterait-elle le dernier terrain où peut encore s'agiter la conscience, en quelques soubresauts télégués, tandis que l'indifférence aux mots serait à peu près générale?

Il suffit de citer ce nouveau classique pour accréditer pareil soupçon. «Il lui arrache les couilles et les lui fait manger sans le lui dire, puis remplace ses testicules par

des boules de mercure de vif-argent et de soufre qui lui causent des douleurs si violentes qu'il en meurt. Pendant ces douleurs, il l'encule, etc». On doit pouvoir sans crainte citer nos classiques: «Deux des démons l'approchent, montrent leur cul et le branlent, et il perd son foutre en jetant des hurlements qui couvrent totalement ceux de quinze patientes. Cela fait, il sort; on donne le coup de grâce à celles qui ne sont pas encore mortes, on enterre leurs corps et tout est dit».

Ni les Eglises, ni les féministes, ni les moralistes ne protestent. En 1956, Jean-Jacques Pauvert a été condamné après neuf ans de procès pour avoir publié Sade. Paru depuis en collection de poche 10/18, Sade accède en 1991 à la plus prestigieuse des collections. Quant aux intellectuels qui se pâment d'aise devant les écrits de Sade, je me suis toujours demandé comment les crimes nazis pouvaient éveiller en eux le démon de la réprobation. Seul Philippe Sollers crie au fou dans le *Magazine littéraire* consacré à «l'événement» dont il faut bien constater, quelques mois plus tard, qu'il n'a pas eu lieu. Sade est un produit culturel comme un autre. Tout se vaut et la scélérate elle-même vaut bien une messe:

- Oh! Mon père! Cette partie est si délicate, vous me ferez mourir.

- Que m'importe, pourvu que je me satisfasse.

Avec Sollers, sourions quand même à l'idée que des passages de *Justine* ou des *120 jours de Sodome* pourraient dorénavant être lus à la radio, interprétés à la télévision et bien sûr commentés dans les lycées.

J.-B. V